



LUCIEN FEBVRE (1878-1956).

## LUCIEN FEBVRE TOUJOURS VIVANT \*

VERS 1925-1930, QUE TROUVAIT UN JEUNE ETHNOLOGUE, sociologue, ou psychologue, ou économiste, que trouvait un jeune linguiste du côté de l'histoire ?

Le dernier demi-siècle n'avait pas brillé par ses historiens officiels. D'autres sciences, plus jeunes pourtant, nous offraient un Meillet, un Vidal de la Blache, un Durkheim. Quel nom d'historien pouvait-on opposer à ces grands hommes, dans leur génération ? L'histoire paraissait subir, depuis Michelet, Fustel, Renan une étrange éclipse. Or nous sentions de tous côtés que pour comprendre les problèmes de l'homme et des collectivités au travail, les problèmes des conduites humaines dans des sociétés bouleversées par l'aventure planétaire de l'industrie et des techniques, par une guerre mondiale qui avait jeté bas des Empires, suscité à l'Est une immense Révolution sociale dont les remous nous atteignaient et nous secouaient, pour nous orienter dans ce qui nous semblait un chaos, nous avions besoin de perspectives historiques. Cette guerre, nous l'avions traversée enfants, et à vingt-cinq ans voilà que nous étions plongés dans un monde où, à travers des convulsions, naissaient, nous en étions convaincus, de nouvelles formes de rapports entre les hommes, de nouvelles institutions, sans doute une nouvelle forme de civilisation. Assaillis de réalités diverses et contradictoires qui semblaient bouillonner autour de nous et faisaient un jour s'écrier à l'un de nos aînés : « Ce monde est impensable ! », nous rêvions d'un chantier où tous les artisans des jeunes sciences de l'homme pourraient se retrouver au travail, au coude à coude. Cette perspective historique où le passé et le présent s'éclairaient l'un par l'autre, c'est chez vous que nous l'avons trouvée ! Ce chantier coopératif c'est vous qui, inspiré par votre grand aîné et ami Henri Pirenne, épaulé par votre cadet Marc Bloch, c'est vous qui l'avez conçu, je devrais dire qui l'avez conquis de haute lutte, c'est vous qui nous l'avez donné !

\* Nous publions aujourd'hui les quelques paroles prononcées par Georges Friedmann — après Ernest Labrousse et Gabriel Le Bras — lorsque, pour son 75<sup>e</sup> anniversaire il y a trois ans, furent remis à Lucien Febvre les volumes de *Mélanges* que lui offraient ses amis, collègues, élèves et collaborateurs. F. B.

Certains d'entre nous étaient passés par d'autres expériences dont les traces fécondes demeurent en eux et qu'ils se gardent d'oublier. D'abord l'Ecole sociologique française. Mais je ne crois pas qu'il soit injuste de dire que, vers 1930, une quinzaine d'années après la mort de Durkheim, sa période de grand éclat était achevée et que, par ailleurs, le rassemblement de disciplines qu'elle avait tenté, à l'intérieur et dans les strictes limites du système durkheimien, ne pouvait plus nous satisfaire. Ce dont nous avions besoin, c'était d'un esprit d'équipe, non d'un esprit de système. Nous avions évidemment pris connaissance des célèbres discussions qui avaient eu lieu au début du siècle entre historiens et sociologues. Les historiens nous semblaient avoir fui toute réflexion sur les moyens et les fins de leurs études et nous détestions le repliement sur soi dont ils semblaient vouloir se faire un triste pavillon. Nous étions bien souvent, par la pensée, du côté de Durkheim et de Simiand, jamais, ou presque, du côté de Seignobos. Mais la position de Durkheim nous paraissait orgueilleuse à l'égard des autres sciences de l'homme, téméraire, étant donné l'état réel et encore fort peu avancé des recherches sociologiques et, pour tout dire, quelque peu impérialiste. Et nous étions choqués du mot d'un de ses amis, au cours de la discussion : « Pourquoi diable faites-vous de l'histoire ? »

D'autres, parmi nous, ou parfois les mêmes, avaient été attirés par le marxisme. Mais s'ils trouvaient et trouvent encore suggestions, aliments, inspiration dans l'œuvre fondamentale de Marx, ils devaient être rapidement déçus par les ratiocinations, les polémiques, la scolastique de la plupart des marxistes français et étrangers. Cette critique perpétuelle et soupçonneuse, sans élan novateur, sans effort véritable pour prolonger la pensée de Marx par des travaux originaux appliqués aux sociétés contemporaines, nous devenait insupportable. Nous avions besoin, je le répète, d'un chantier d'hommes libres, d'esprits libres où chacun viendrait avec ses préoccupations, sa personnalité et où le maître d'œuvre nous donnerait lui-même l'exemple en retroussant ses manches. Ce chantier, cet exemple, c'est vous, cher Lucien Febvre, ce sont les *Annales*, ce sont vos grands livres et vos articles, ceux de Marc Bloch et des hommes que vous avez su attirer et retenir, ce sont vos infatigables et courageux efforts qui nous les avez donnés.

Ce qui nous enchantait dans la perpétuelle leçon que nous trouvions aux *Annales* c'était ceci : plutôt que de théorie (de théorie, nous, — je veux dire les philosophes de formation, — nous en étions abreuvés), plutôt, dis-je que de théorie, il s'agissait aux *Annales* avant tout d'un esprit hardi de recherche et de coopération. Nous aimions que vous nous rappeliez (comme vous l'avez fait, par exemple, dans *La Terre et l'Evolution humaine*) que l'objet de l'histoire est par nature l'homme, mais en corrigeant aussitôt : « pas l'homme, les sociétés humaines, les groupes organisés ». Nous aimions vous entendre répéter aux jeunes, en donnant vous-même dans vos écrits l'exemple constant de cette ouverture, de cette inlassable curiosité : « Historiens, soyez géographes, soyez juristes aussi et sociologues et psychologues,

ne fermez pas les yeux au grand mouvement qui, devant vous, transforme à une allure vertigineuse les sciences de l'univers physique ». Nous aimons vous voir nous proposer comme modèle Frère Jean qui, dans le bateau menacé, se joint aux matelots et les aide à la manœuvre.

Bien des thèmes et leitmotiv de votre œuvre ont marqué et continueront de marquer nos pensées, nos travaux, en particulier pour nous sociologues, votre persévérant combat en faveur d'une histoire des techniques, vos articles, vos manifestes, et ce chef-d'œuvre, votre *Religion de Rabelais* où, le premier avec cette clarté et cette puissance de conviction, vous avez attiré notre attention sur l'évolution de la sensibilité, de l'affectivité dans les sociétés humaines, évolution replacée dans l'ensemble du contexte social, reliée à celle de l'outillage mental, et dont la prospection, j'en suis fermement persuadé, s'avérera capitale pour l'explication des conduites individuelles et collectives. Et je voudrais au moins rappeler les écrits, maintenant rassemblés dans vos *Combats pour l'Histoire* où, faisant sauter les étiquettes périmées, bousculant cloisons et frontières, vous nous mettiez en garde contre les prétendus facteurs « privilégiés », les causes dites « prédominantes », les pseudo-clefs qui ouvrent toutes les portes, où vous nous montriez, sur des exemples concrets, les sociétés, comme les esprits, faits de perpétuelles interactions : réflexions dont on se demande, après coup (et c'est pour moi le plus grand des éloges) si ce sont là propos d'historien-sociologue ou de sociologue-historien. Ne disiez-vous pas plaisamment, dans cette même salle, il y a près de trois ans, lors de la deuxième Semaine Sociologique, que si vous aviez vécu dans des temps plus anciens, vous auriez revendiqué de porter un costume mi-partie ?

Précaution aujourd'hui devenue inutile, surtout depuis la création de cette VI<sup>e</sup> Section de l'École des Hautes Études. Après trente ans d'efforts, vous avez agrandi le chantier et autour de vous, longtemps encore, nous l'espérons, s'affairent et s'affaireront de bons ouvriers de tous métiers pour que, peu à peu, grâce à leurs travaux conjugués, s'élève l'édifice, toujours à refaire, des sciences de l'homme, des sciences des sociétés humaines du passé et du présent. Alors que dans d'autres domaines, — ce n'est pas être défaitiste que de le reconnaître au passage, — la France n'a pas conservé sa prééminence culturelle, en revanche dans celui de l'histoire renouvelée et rayonnant vers les autres sciences sociales, nous constatons, lorsque nous allons à l'étranger, que notre pays demeure à l'avant-garde et c'est avant tout grâce à vous qu'il en est ainsi.

Et, pour finir, comment, à tout ce que nous vous devons sur le plan de la science et de l'intelligence, comment ne pas joindre ce que nous devons à l'homme, à l'homme Lucien Febvre. Fernand Braudel, au seuil de ces *Mélanges*, vous a rendu présent dans un texte sensible, pénétrant, étoffé de documents précieux. Je voudrais ici évoquer seulement le Lucien Febvre des années de l'occupation, des années dites « noires » qui ont été aussi de grandes années par ce qu'elles nous ont révélé, chez certains tout au moins,

## ANNALES

de noblesse, de simplicité dans le courage, de vertus. Dès avant la guerre, vous nous aviez permis de vous connaître, d'apprécier votre personnalité à la fois si pleinement ouverte à l'universel et si savoureusement plongée dans les terroirs français. Mais les années 40-44 sont venues, non pas ajouter quelque chose à tout ce que nous connaissions et aimions en vous, mais le situer dans une nouvelle perspective. Lorsque, à travers nos pérégrinations, nous venions vous voir dans le Paris sous la botte, le Paris des amis traqués ou disparus, de ceux aussi, hélas, dont le caractère n'avait pas été à la hauteur des circonstances, vous étiez, dès que l'on vous retrouvait sur le seuil de votre porte, la continuité de tout ce qu'il y a de meilleur en France, et cela avec une persévérance dans l'être et une force telles qu'on était immédiatement persuadé que les débâcles collectives et individuelles, les démissions physiques et morales, les épreuves de toutes sortes n'étaient que de l'irréel, que le durable, le réel, c'était tout ce que vous, Lucien Febvre, tout ce que Madame Febvre, votre admirable compagne pour le meilleur et pour le pire, tout ce que vous deux et vos chers enfants incarniez, continuiez, affirmiez. Nulle famille mieux que la vôtre, pour ceux qu'à un titre quelconque l'occupant prétendait rejeter de la communauté nationale, n'a offert alors une naturelle et invincible représentation de la France.

Aujourd'hui encore, au moment où certaines valeurs et croyances qui ont assuré le rayonnement de la nation française paraissent atteintes, à la fois dans le jeu des institutions et dans le civisme des individus, votre active présence continue de nous être un réconfort et un espoir.

Cher Lucien Febvre, ce message que j'ai dû faire personnel mais où peut-être quelques autres, ici, se retrouveront, ce message est déjà trop long. Ai-je réussi à me faire l'interprète de vos amis, de ceux qui sont là ce soir, des absents qui sont de cœur et de pensée avec nous, à vous exprimer tous les motifs de gratitude qui les unissent autour de vous ? La seule chose que j'aimerais au moins vous avoir communiquée est l'entière sincérité de cet hommage, la chaleur dont nous l'entourons, tout ce que nous y mettons d'intense, de vibrante, de totale affection.

GEORGES FRIEDMANN.